

BRAND
(ENRICO ARRIGONI)

Des Associations volontaires de Production et d'Echange

(L'EN DEHORS — JUILLET-OCTOBRE 1928)

I

La lutte que nous menons pour la libération spirituelle de l'individu, doit être concrétée en des expérimentations pratiques de réalisations d'indépendance économique immédiate. Il nous appartient à nous individualistes de tenter, de susciter ces réalisations, parce que nous sommes ceux qui avons davantage hâte de vivre, qui voulons davantage vivre aujourd'hui.

Les individualistes se doivent de démontrer aux anarchistes en général ce qu'il y a d'immédiatement réalisable dans notre doctrine ; tout ce qui se peut vivre d'accord avec nos principes.

Qu'attend-on donc pour tenter quelque chose de pratique ? Il n'y a pas à supposer que le soleil de l'avenir fasse tache sur notre désir, sur notre besoin d'agir tout de suite, de pratiquer tout de suite.

Les rêves ne nous peuvent continuellement satisfaire ; on ne peut pas vivre que de rêves ; l'urgence d'une vie réelle et pratique se fait plus que jamais sentir.

Nous avons nourri nous aussi l'illusion des chambardements, des transformations violentes ; nous aussi, nous nous sommes laissés bercer par la commode expectative qu'un jour ou l'autre, grâce à une petite poussée, la soi-disant croulante baraque capitaliste s'effondrerait, et que sur ses ruines, il nous serait facile d'édifier la nouvelle demeure des Prométhées délivrés et que tout cela arriverait inévitablement grâce au développement naturel des activités humaines.

Trompeur et tragique fatalisme ; nous payons bien cher les espérances que nous avons nourries en notre for intime. Nous voici ramenés au point de départ, là où nous aurions dû commencer. Il est certain qu'un bouleversement général doit éclater ; il est inévitable ; mais quand ?

Nous disposons de bien peu de temps et nous sommes las d'attendre toujours. Nos efforts en vue de provoquer la catastrophe bénéficient à l'autorité notre ennemie et non à nous. Tout coup

d'épaule que nous donnons, sans avoir préalablement convaincu, nous laisse meurtris.

La bourgeoisie se maintient au pouvoir parce qu'elle assure au producteur la vie matérielle, toute misérable qu'elle soit. On vit mal : le chétif croûton de pain qu'on nous abandonne est dur et amer ; mais on vit. Avec tous ses défauts, avec tous ses crimes, le capitalisme nous assure une existence jusqu'à un certain point stable. On meurt lentement, mais on n'est pas épouvanté par le spectre d'une mort rapide et douloureuse. On jouit de peu de liberté, mais on peut faire malgré tout sa partie de manille, dire du mal du prochain, boire un verre de vin et de temps à autre s'offrir un bifteck. On s'en tire, mal, mais on s'en tire.

Mais l'anarchie est l'inconnue que les discours ne réussissent pas à éclaircir ; on ne conçoit pas bien l'absence de direction, de dirigeants quand on est tellement habitué à laisser faire aux autres ce que nous devrions faire nous-mêmes. La négation de l'autorité, pour une mentalité grossière ou inculte, ne peut être interprétée que dans le sens de confusion, désordre, liberté pour le crime et le criminel. Voilà ce qui rend impossible- la révolution libertaire *jusqu'à ce que l'on ait créé une mentalité véritablement affranchie*. Toute tentative révolutionnaire tombera fatalement sous le contrôle d'une autorité semblable à celle que nous subissons.

Parallèlement à l'espoir de transformations et de bouleversements violents, qui s'éloignent toujours plus de nous et en tous pays, force nous est — si nous ne voulons pas voir notre mouvement anéanti — de découvrir d'autres formes d'activité, de tenter d'autres formes de réalisations.

Certes, un profond sentiment de peine nous envahit à la pensée de devoir recommencer par d'autres chemins (apparemment) plus longs et plus fatigants. Force nous est de le faire, cependant, ou nous continuerons à aboyer comme des chiens enragés... mais inoffensifs.

Ce ne sera plus avec des paroles que nous préparerons notre avenir, ce sera avec des faits. Les faits, les réalisations prouveront aux masses ignorantes la valeur de nos théories.

Mais ce n'est pas seulement pour enseigner aux autres ce que vaut notre doctrine que nous devons commencer à la mettre en pratique dans la mesure où cela nous est possible. C'est pour commencer à vivre nous-mêmes, non plus de songes, mais de réalités. Pour débiter, un certain nettoyage cérébral est indispensable ! Mettre de côté les fantaisies, les rêves trop faciles, les paroles sonores mais inefficaces et insuffisantes pour préparer des bases solides à notre existence de l'avenir.

Il nous faudra reléguer dans un coin le dilettantisme verbal et inconcluant, les tartarinades ridicules et inutiles, nos attitudes de matamores, de dépuceleurs de vierges ou de déflorateurs de prostituées, de massacreurs de faibles ou de malades, de piétineurs des droits et de la liberté d'autrui si nous en avons la force. Je ne réussis pas bien à comprendre quel bien ce machiavélisme, cette mentalité violente, exclusiviste, autoritaire et réactionnaire peut faire à l'individualisme anarchiste, si toutefois il a un rapport quelconque avec lui.

Le temps est venu de cesser de perdre notre temps en spéculations métaphysiques, qui nous laissent toujours dans la même position — et de nous demander ce que nous pourrions faire, ce que nous serions capables de faire de pratique pour essayer de sortir de notre situation avilissante, stupide, amorphe de salariés.

Ne trouvez-vous donc pas encore odieux de prostituer chaque jour votre existence au bureau, à la mine, au « palace » en construction. Où trouvez-vous encore le courage — ou la lâcheté — de vous soumettre chaque jour au joug et à l'exploitation du patron, du contremaître ? N'êtes-vous pas parvenus à cette conviction que pareille existence est intolérable — à la décision de mettre fin à cette vie d'abrutissement ? Ne pensez-vous pas qu'une issue s'impose, à moins qu'il ne vaille mieux se pendre au plus prochain lampadaire ?

Ce n'est pas notre profession d'ouvriers qui nous donne le droit de nous rebeller contre ceux qui nous piétinent et nous oppriment ; c'est notre qualité d'hommes qui nous confère le droit à la liberté illimitée, à l'indépendance économique.

Vous ne voulez pas abandonner l'illusion révolutionnaire ? Fort bien. Mais piétinez-vous sur place et attendrez-vous que la révolution se fasse pour conquérir tout au moins un peu d'indépendance morale et matérielle ?

Autant vaudrait que le cheval attende que l'herbe croisse.

Croyez-vous qu'il sera possible de faire la révolution (anarchiste) demain, dans dix années d'ici, avant qu'ait disparu la génération de vos enfants ? Si nous sommes sincères envers nous-mêmes, peu d'illusions nous resteront, hélas ! Par exemple, aux Etats-Unis, ce n'est ni demain ni dans dix générations que se fera la révolution. Et les anarchistes de ce vaste pays le savent bien.

Voyons donc s'il n'y aurait pas quelque chose à tenter aujourd'hui même, pour notre libération.

Rien de ces colonies agricoles en un lieu isolé, perdu en des régions inhabitées et éloignées de tout contact et de toute communication avec le reste du monde.

Toute tentative de colonie dans des contrées lointaines et situées hors de l'ambiance à laquelle nous sommes accoutumés, échoueront et sont destinées à échouer. On résiste un an, deux ans, cinq ans, puis l'ennui s'empare des colons et avec l'ennui vient le mécontentement, la mauvaise humeur continue ; finalement les discussions succèdent aux discussions et amènent la dissolution du groupement.

Sans nous écarter des lieux où nous habitons, il est nécessaire de chercher à réaliser, ici-même, quelque chose de réellement pratique et efficace, afin de nous soustraire, au moins en partie (si tout n'est possible qu'avec la disparition du système économique) à la servitude économique.

Comment faire ? *En cherchant à produire pour nous-mêmes*, ce que nous produisons à l'heure actuelle pour le patron.

On peut évaluer à plusieurs dizaines de milliers le nombre des anarchistes et sympathisants à nos idées. Que de choses on pourrait tenter dans le domaine de la production indépendante ! Les anarchistes sont occupés dans toutes les sphères de la production, sont habiles à créer tous les objets nécessaires à la vie mo-

derne ; ils pourraient donc produire par eux-mêmes tout ce qui leur fait besoin, sans dépendre de la production capitaliste. Ils pourraient produire mieux, sous une forme indépendante et agréable, sans nécessité de se soumettre à l'exploitation bourgeoise.

Comment ? *En créant des associations volontaires de production et d'échange.*

Présentons quelques exemples.

Des copains typographes s'associent à deux, à trois, à cent... et au lieu d'aller travailler dans une imprimerie ordinaire, ils achètent des machines (qu'on peut payer à tempérament) et ils se mettent à travailler pour leur compte, sans se faire exploiter ni exploiter autrui.

Des compagnons boulangers créent de leur côté une association volontaire et font du pain à leur propre compte. Les copains maçons, tailleurs, cordonniers, mécaniciens, etc., créent de leur côté des associations volontaires et réunissent quatre sous pour commencer, débutant par une production restreinte.

Si, avant de se mettre à produire, on prenait soin de créer d'abord un bon nombre de ces associations dans toutes les localités, si on les mettait en relations entre elles pour réaliser l'échange des différents produits, l'écoulement de la production serait réciproquement assuré.

Pour éviter la centralisation et l'introduction de l'autoritarisme aux dépens de l'une ou de l'autre, chacune de ces associations se maintiendrait absolument indépendante des autres ; elles se poseraient comme but de réaliser leur production et leur fonctionnement sans intervention extérieure et maintenir entre elles des relations d'ordre purement matériel et moral.

Essayer de semblables associations n'offrirait pas de grandes difficultés (elles ne seraient pas plus difficiles que les autres tentatives de production individuelle) et on se demande pourquoi les anarchistes — qui se prétendent pratiques en toutes choses ! — n'en ont pas encore tenté la réalisation.

Ces réflexions et ces projets, nous les soumettons à l'étude sereine des camarades qui, fatigués des paroles, veulent essayer quelque chose pour notre libération.

— BRAND.

l'en dehors N° 137 début Juillet 1928

II

Continuant ce que j'ai exposé antérieurement sur les associations volontaires de production et d'échange de produits entre les camarades, je veux appeler l'attention des compagnons sur l'énorme importance que pourrait acquérir semblable mouvement dans notre camp ; ce serait un nouveau point de départ de notre activité future dans le milieu bourgeois.

Jusqu'ici nous avons donné presque exclusivement la préférence à l'activité politique dans notre lutte pour renverser le système capitaliste ; avec les associations que je propose, notre offensive contre l'ennemi aurait pour base même notre production volontaire et raisonnable, opposée à la production capitaliste obligatoire (de par la nécessité), au profit des détenteurs du capital et non des producteurs directs. De la lutte à base dialectique, ayant pour but le réveil de la conscience populaire et le déchaînement subséquent de sa colère contre la société bourgeoise afin de mettre terme à l'exploitation et à l'esclavage du producteur — de cette lutte donc, nous passerions à la lutte par l'exemple, tendant à démontrer au producteur réel, comment il est possible de produire sans la classe dirigeante soi-disant technique et sans le secours financier du capital-vampire. Etant donné la simplicité et le nombre réduit des besoins de la masse productrice en général, ce serait un non sens, une sottise de prétendre qu'elle n'a pas la compétence suffisante pour produire pour ses nécessités.

Si nous nous adressons plus particulièrement aux anarchistes, c'est parce qu'ils sont les plus cultivés parmi la masse — parce que jusqu'ici ils ont possédé assez d'habileté et en possèdent plus qu'il n'en faut pour se passer de la direction technique de la bourgeoisie dans le domaine de la production.

Il est surprenant, étant donné la simplicité de la production collective, que les anarchistes n'aient jamais tenté collectivement pareille expérience, qu'ils aient continué, au contraire, à porter le joug et à vitupérer contre le capital voleur et affameur.

A dire vrai, on a fait quelques tentatives, mais sur des bases si fantastiques et si irréelles, qu'elles devaient provoquer inévitablement des désillusions et des découragements profonds.

En premier lieu, on veut ignorer la société où nous vivons ; on ne veut pas ensuite tenir compte combien enracinés profondément en l'individu gisent, même quand il se dit communiste, le sentiment et le besoin profond de l'indépendance individuelle. En ce qui concerne le premier point, pour s'abstraire totalement de la société bourgeoise, il faut que celle-ci soit détruite, car elle étend ses tentacules partout et il n'y a pas un coin de la terre où elle ne fasse sentir son autorité. Pour ce qui est du second point, on s'obstine à le considérer comme secondaire, alors qu'il est primordial ; toute expérience, quelle qu'elle soit, est destinée à échouer, si cette liberté n'est pas garantie à l'individu.

Tenant compte de ces deux faits primordiaux, les associations volontaires que je propose déploieraient leur activité dans l'orbite de la société elle-même, elles se poseraient comme but immédiat : le refus des anarchistes à participer à la production capitaliste, par suite à se faire exploiter par elle ; comme aspiration finale : la disparition totale du capitalisme et de tous ses soutiens oppressifs, moraux et matériels. Pour ce qui est de la liberté individuelle, comme je ne propose ni communisme économique ni vie en commun, elle est suffisamment garantie. Que les anarchistes, où qu'ils se trouvent, réunissent par profession leur activité et produisent directement pour eux et leurs camarades dans la branche de la production où ils sont le plus aptes.

Mais voyons un peu comment pourraient se constituer et fonctionner ces associations.



Je tiens surtout à maintenir la création de ces associations dans le domaine des possibilités, dans le champ d'une réalisation facile dans la société où nous vivons.

Il ne s'agit ni de projets compliqués, de financements collectifs au moyen de banques populaires avec perception d'un intérêt minimum du type proudhonien ; ni d'abolition de l'argent et d'emploi de bons pour le paiement et l'échange des produits, etc. ; ni de fondation de grandes organisations collectives faisant concurrence aux corporations capitalistes ; ni d'éloignement et d'isolement du milieu où nous vivons ; ni de formation d'une société nouvelle dans la société capitaliste. Rien de tout ceci n'est possible par le simple fait qu'en créant une nouvelle société dans le sein de la vieille, un conflit surgirait et nos associations seraient immédiatement détruites, les bases du milieu actuel demeurant intactes.

Nous devons prendre des mesures de sécurité face à l'ennemi et construire nos associations en nous servant de l'arme même qui est la base sur laquelle repose la société capitaliste, c'est-à-dire : la production privée. De sorte que si un jour l'autorité tentait de détruire nos associations, elle serait forcée de s'attaquer aux bases mêmes de son système, se plaçant automatiquement sur un terrain *d'illégalité* par rapport à son ordre, perdant dès ce moment le *droit* moral d'exiger le respect de ses institutions si elle commence par les violer.

Dans l'ordre de *choses* actuel, il est encore permis à l'individu de produire individuellement pour satisfaire simplement ses besoins personnels ; aucune loi n'impose encore à qui que ce soit ou d'être salarié ou de louer des salariés. Si des camarades se réunissent entre eux et dérident de ne plus produire pour un patron, mais pour eux-mêmes, aucune loi ne les peut empêcher, à condition qu'ils ne transforment pas leurs associations économiques en associations politiques. En ce qui concerne leur activité politique, les anarchistes devraient donc la déployer ailleurs, comme le capitaliste qui exclut la politique de son entreprise.

—o—

Naturellement, pour commencer les progrès seront lents pour la simple raison que les moyens financiers que possèdent les com-

pagnons sont réduits. Toutefois, en débutant par la production destinée à satisfaire les besoins les plus élémentaires, les fonds nécessaires sont infimes et il faudrait peu de temps pour réaliser quelque chose.

Des camarades aimant le travail de la terre, par exemple, pourraient louer ou acheter — à tempérament — des terrains dans les endroits où les compagnons sont nombreux. Avec les quelques sous que chacun réussit à mettre de côté, on pourrait commencer l'élevage de poules, cochons, vaches, etc., selon ce que permettraient le sol et le climat. En se servant des moyens de locomotion voulus, on pourrait approvisionner chaque jour les camarades, les amis, les voisins, de lait, beurre, œufs, viande fraîche, légumes, fruits, etc., selon ce qu'on produirait ; ceux-ci paieraient soit en produits, soit en argent, selon les besoins et les possibilités. Des compagnons cordonniers produiraient des chaussures selon les goûts individuels et les échangeraient ou vendraient aux compagnons leur ayant passé commande. Des camarades chapeliers, tailleurs, ébénistes, etc., en feraient autant. De quels capitaux énormes aurait-on besoin, puisqu'on serait certain d'un écoulement immédiat et que dans la mesure du possible on ne produirait que sur commande ?

N'avons-nous pas l'exemple de listes de deux à trois mille camarades ou sympathisants auxquels on envoie un journal, une revue, des livres, qui permettent à une publication, à une librairie de vivre, de se développer ? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour le chapeau, les souliers, les vêtements, les outils, la bicyclette, les produits alimentaires, etc. ? Et ne pourrait-on construire des maisons avec deux, cinq, cinquante chambres ou logements — propriété de chaque occupant — dont il suffirait de payer le loyer quatre ou cinq ans pour devenir propriétaire ? Les constructeurs de maisons d'habitation, les lotisseurs de terrain deviennent millionnaires au bout de peu de temps, généralement avec l'aide de capitaux que leur ont avancés les banques. Or, c'est nous qui les avons faits millionnaires par notre manque d'intelligence et de hardiesse.

Nombreux sont les compagnons qui ayant tenté individuellement de résoudre ce problème échouèrent ou durent devenir eux mêmes exploités pour vivre ; quand ils tentèrent d'écouler leurs produits sur le marché général, ils trouvèrent en face d'eux la concurrence capitaliste, laquelle avait déjà tout accaparé et leurs produits restèrent invendus. Mais que les anarchistes se mettent d'accord pour produire et consommer entre eux leurs produits, et la concurrence capitaliste et l'accaparement du marché leur importeront peu ; pour les besoins primordiaux et principaux, ils n'en dépendront plus. Conséquence immédiate : abolition des crises de chômage, car nous ne consommons en général que pour nos besoins ; ceux-ci étant constants, la production est uniforme et le chômage n'est plus concevable.

Naturellement, comme il nous faut toujours dépendre de la source capitaliste pour obtenir les matières premières, nous ne réussirons pas entièrement à nous soustraire à son exploitation. Mais nous l'aurons éliminée déjà en une grande mesure, parce que nous aurons supprimé le gain du fabricant, qui s'élève à 30 % et le bénéfice de l'intermédiaire (auquel on prête peu d'attention, mais qui est le plus parasitaire), se montant à 30 % et davantage. Nous ne serons donc exploités que dans la mesure de 40 % et même moins. Et vous savez quel bénéfice cela signifierait.

Il y aurait énormément à dire à ce sujet, une infinité de points à considérer et je reviendrai sur la question.

Mais avant de terminer cet article, je me permets d'appeler à nouveau l'attention des compagnons sur l'énorme importance que pourrait prendre pareil mouvement mis sérieusement et largement en pratique.

Je ne présente pas un projet fixe et élaboré dans tous ses détails. C'est plutôt une ébauche de ce que j'entends par associations libres de production et d'échange, ébauche que je livre à l'examen et à l'étude des lecteurs de ce journal.

— BRAND.

l'en dehors N° 141-142 début Septembre 1928

III

Quiconque prendrait la peine d'étudier avec soin la mentalité anarchiste ferait cette curieuse découverte : les anarchistes parlent continuellement d'émancipation spirituelle, de vie libre, d'harmonie et de solidarité, mais approfondir ce qu'ils entendent par ces mots rend perplexe et songeur. On se demande fatalement si les anarchistes parlent d'eux-mêmes, de ce qu'*ils veulent* vivre, ou s'ils parlent des autres, de ce que *les autres* devraient vivre et non eux-mêmes.

Votre perplexité augmente quand, leur soumettant des moyens faciles et très praticables de *réaliser immédiatement* une partie, tout au moins, de ce qu'ils réclament, vous les voyez hocher la tête et répondre : « Impossible » !

Impossible — mais pourquoi ?

Demain, mais non pas aujourd'hui. Demain, tout sera possible, mais aujourd'hui, rien ne l'est. Impossibilité de créer un milieu de camarades, impossibilité d'harmonie, d'accord entre les anarchistes pris un à un.

L'anarchie, idée de demain.

Les anarchistes... hommes de demain.

Demain, voilà la panacée qui guérira tous nos maux.

— O Demain divin, nous élevons vers toi nos prières ferventes. Sauve-nous de notre pauvreté ; sauve-nous de notre esclavage ; de l'abjection où nous sommes plongés ; sauve-nous de l'immonde tyran, de notre lâcheté, de la comédie que nous nous jouons à nous-mêmes. Et si tu ne veux pas nous voir continuellement occupés à nous mordre la queue, tournant sur nous-mêmes, libère-nous, enfin, de toi-même et donne-nous notre *aujourd'hui*. Nous nous fions à toi et nous... attendons. Entre temps, nous continuerons à te chanter des psaumes et invoquer ta grâce, certains que nous sommes que tu accompliras toutes choses pour nous, pauvres que nous sommes.

Et nous poserons, nous, cette question : « Si nous avons aussi peu confiance en nous-mêmes, si nous nous croyons aussi inca-

pables aujourd'hui de nous comporter *anarchiquement* entre copains, alors que la loi bourgeoise nous impose encore un certain respect de la personnalité, des droits, des intérêts d'autrui, comment nous comporterons-nous anarchiquement demain, une fois la police et les prisons abolies ? »

Il ne m'appartient pas de répondre pour tout le monde à cette demande. Mais si les anarchistes ne sont pas capables de se comporter *anarchiquement* dans tous les temps et dans tous les lieux, sont-ils bien placés pour sermonner les autres, tonner contre l'inconscience des autres, stigmatiser les faiblesses des autres, condamner les vices des autres, se mettre en colère parce qu'ils ne vivent pas rationnellement, qu'ils ne détruisent pas leur esclavage... et le nôtre.

Je ne parle pas ici des obstacles que le système capitaliste oppose à la réalisation de notre vie libre, parce qu'il s'agit là d'une question de *force*, non d'intention et de volonté de notre part.



Les associations libres de production et d'échange ne résoudraient pas seulement partie de notre question matérielle, mais elles solutionneraient de nombreux problèmes d'ordre moral.

Avant tout, ne plus nous soumettre à travailler et à être commandés par les autres. S'il est un anarchiste insensible à la situation qui lui est faite, à lui homme d'intelligence évoluée, aux sentiments bons et équitables, à l'esprit tolérant et rationnel, — et cette situation, c'est de se voir continuellement nier ses droits matériels et intellectuels ; c'est de s'entendre commander par des individus inférieurs et brutaux, qui n'ont aucune considération pour sa personnalité, qui ne tiennent aucun compte de ses besoins et de ses désirs, qui le rabaisent au niveau de la matière brute, de la machine, plus bas encore : qui lui refusent la justice la plus élémentaire — or donc, si l'angoisse, la souffrance, la haine ne consomment pas son être au cours de ses journées de travail se succédant, toujours ; et toujours les mêmes jusqu'à l'heure de sa mort (si elles

s'interrompent, c'est encore pire, parce qu'alors il lui faudra compter avec la faim, toujours à l'affût) ; si toutes ces choses le laissent indifférent, c'est que sa personnalité anarchiste est morte ou qu'elle n'est pas née.

Pour continuer à se bercer dans le doux hamac du *ne rien faire*, on objecte que nos associations, que toutes les associations d'ailleurs, transforment l'esprit libertaire de leurs membres en mentalité conservatrice et petite bourgeoise. C'est possible ; mais elles cesseraient *ipso facto* de constituer des associations anarchistes et elles ne pourraient plus faire partie de nos associations volontaires. Au pis aller, le danger de dégénération ne dépasserait pas celui dont est constamment menacé l'anarchiste obligé de se soumettre au régime du salariat. Celui-ci dégénère également ou il est empêché de se régénérer.

On invoque encore l'exemple des quelques-uns qui réussirent à se rendre économiquement indépendants. On peut répondre que s'ils dégénérent, ce fut parce qu'ils furent contraints — pour résister à la concurrence capitaliste — de se placer sur le terrain capitaliste même. A force de produire selon le mode capitaliste, de vivre et de penser comme des capitalistes, ils finirent... en capitalistes.

Absolument différent est le cas de nos associations, stimulées à se maintenir rigidement d'accord avec les principes antiautoritaires de l'anarchisme, sous peine de ne plus pouvoir écouler leurs produits parmi les nôtres et de se voir boycottés par les anarchistes, comme sont boycottées les publications qui renient nos doctrines.

—o—

Un autre grand avantage serait celui-ci : une grande partie de nos compagnons n'ont ni profession ni métier. Même alors qu'ils en posséderaient un, ballottés comme ils sont par la réaction d'un pays à l'autre, il ne leur sert de rien, à cause de leur ignorance de la langue du pays : les voici astreints aux métiers les plus répugnants,

les plus humiliants. Grâce à nos associations, les sans métier pourraient rapidement en apprendre un et sans sacrifices. Ceux qui ont une profession trouveraient du travail dans leur association respectueuse. Là où pareille association n'existerait pas encore, rien ne leur serait plus facile que d'apprendre un autre métier.

L'anarchiste au tempérament vagabond et désireux de connaître et d'étudier les autres peuples pour se faire une idée globale du problème humain, cet anarchiste-là ne peut plus, dans une époque comme la nôtre, se confiner dans les limites de son village, de sa province, de sa nation. Il éprouve le besoin de voyager, de se rendre compte, d'étudier avec ses propres yeux et sa propre cervelle. Aujourd'hui, ce besoin se satisfait (quand il se satisfait) au prix d'énormes inconvénients. Vous voici dans un pays inconnu, vous en ignorez la langue, vous n'y connaissez personne (ou si vous possédez des connaissances, dans la plupart des cas, elles ne peuvent vous être que de peu d'utilité, sinon d'aucune). Il vous faut passer des mois de misère noire avant de trouver une occupation quelconque.

Avec nos associations fonctionnant *internationalement*, la question change du tout au tout. Vous vous mettez en relation avec une association de camarades du métier que vous exercez, dans le pays où vous désirez vous rendre ; il serait rare qu'il ne s'y trouve pas un compagnon prêt à prendre votre place, parce que désireux, lui aussi, de séjourner quelque temps dans votre milieu. Des bulletins pourraient indiquer d'ailleurs quels sont les membres des associations désireux de permuter, d'échanger leur poste de travail avec tels compagnons appartenant à une autre localité ou nationalité.

A une époque de réaction comme celle que nous traversons, ces associations seraient le salut des persécutés politiques. Ils y trouveraient un point d'appui moral et matériel. A tout réfugié, le travail ne ferait pas défaut dans l'une ou l'autre des associations, puisque son travail... il le porte avec soi. Je veux dire que son travail, c'est *son besoin de consommation*, qu'il ne peut faire moins que de porter avec soi, partout où il va. Si nous produisons pour

nos besoins stricts, et qu'un nouveau camarade se joigne à nous, il est clair que nous lui demanderons de participer à la production, la consommation du groupe ayant augmenté. Il pourra y avoir déséquilibre pour la production d'un article particulier, non entièrement absorbé par la consommation intérieure de l'association, mais on y remédiera en étendant au grand public la vente des objets fabriqués par nous.

De même, il est évident qu'on se procurerait à l'extérieur, par l'achat, les articles que ne pourraient produire nos associations.

Au cas où un membre de l'une ou de l'autre des associations serait jeté en prison par les autorités, les autres membres travailleraient une heure, une demi-heure ou une minute de plus pour pourvoir à ses besoins et à ceux des siens, pour un temps déterminé ou non. En cas de maladie, ce pourrait être la même chose.

Dans le premier cas, quel courage le compagnon ou la compagne ne puiserait-il pas dans la pensée que s'il tombe victime de sa propagande contre les puissances politiques et économiques de la société, ses besoins et ceux des siens lui sont assurés !

Aujourd'hui, nombre de militants, parmi les plus actifs, sont partiellement ou totalement éliminés de la lutte, justement à cause du sort de ceux qui dépendent d'eux. Aussi se tiennent-ils silencieux à l'atelier de peur d'être mis à la porte, ce qui arrive infailliblement lorsqu'ils ouvrent la bouche.

On voit que ces associations, tout en garantissant la satisfaction de nos besoins matériels, ne tendent nullement à supprimer notre activité de dénonciateurs de la pourriture sociale. Bien au contraire, elles leur donneraient un nouvel élan et une audace nouvelle.

Analysons les avantages de notre proposition. Soustraits à l'obligation de faire acte de soumission journalière au capitalisme ; plus indépendants dans notre travail ; plus satisfaits de notre production ; délivrés du spectacle écœurant de voir nos énergies consumées dans une infinité de productions inutiles et nuisibles, autant à nous-même qu'à la collectivité ; mis en possession de la possibilité de satisfaire nos besoins de voyager, voir, étudier

d'autres peuples, venir en contact avec d'autres membres du monde anarchiste ; certains de retomber sur nos pieds, au lendemain de notre sortie des prisons où pourrait nous jeter l'autorité oppressive ; nos associations feraient de nous des hommes nouveaux, doués d'une vitalité, d'une énergie plus entières, avec plus de joie de vivre ancrée en nos cœurs. Grâce à elles, nous viendrions à bout — tout au moins en grande partie — de ce désespoir qui a envoyé tant des nôtres, et des meilleurs, au bagne, et quelques-uns à la guillotine ou à la chaise électrique.

— BRAND.

l'en dehors N° 144-145 mi-October 1928